NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 3 1956

La part de l'homme dans l'accomplissement divin

Georges SALET

p. 227 - 242

https://www.nrt.be/en/articles/la-part-de-l-homme-dans-l-accomplissement-divin-2353

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La part de l'homme dans l'accomplissement du plan divin [1]

Du « plan divin » , dont il est question, on peut donner diverses formules : c'est l'humanité divinisée par le Christ et en lui ; ou bien, en mettant davantage l'accent sur le péché, c'est l'humanité sauvée par le sacrifice du Christ et s'unissant à ce sacrifice pour se sauver elle-même ; c'est le genre humain, égoïste et divisé, retrouvant la charité et formant le corps du Christ, c'est-à-dire la cité sainte et fraternelle. Ce plan divin trouve une expression lapidaire dans le texte de l'Apôtre que saint Pie X avait choisi comme devise de son pontificat : *Instaurare omnia in Christo,* tout restaurer dans le Christ, avec les idées de réunion, de récapitulation, de renouvellement, avec toute la richesse de sens contenue dans cet « *instaurare* » intraduisible.

Notre propos sera donc d'étudier brièvement « la part de l'homme » dans l'accomplissement du plan ainsi défini, c'est-à-dire de déterminer la contribution que nous devons apporter, nous-mêmes, aujourd'hui, à la réalisation de ce dessein de Dieu. Il ne s'agit pas de donner des directives, des procédés, des techniques en vue de cette collaboration. Je voudrais seulement rappeler quelques grandes idées, pouvant servir à encourager notre action chrétienne et apostolique ; étant bien entendu au reste que de grandes idées ne sont pas des idées vagues, pas plus d'ailleurs qu'une idée n'est pratique et concrète du fait qu'elle est rapetissée et médiocre.

Nous pouvons ramener tout ce que nous avons à dire à ces quelques propositions :

Le drame de la Rédemption n'est pas loin de nous mais se passe aujourd'hui.

Dans ce drame du salut, qui est universel, chacun de nous a un rôle actif à jouer.

Devant cette tâche démesurée nous ne sommes pas démunis, mais nous avons les moyens d'agir, aussi bien que nous en avons l'obligation.

Et tout cela d'ailleurs trouve finalement son explication et vient se résumer dans le rapport qui existe entre les chrétiens et le Christ Rédempteur.

---

1. Cet article reproduit, légèrement modifié, le texte d'une conférence donnée au Congrès de l'Apostolat de la Prière, Montmartre 11-13 novembre 1955.

LA REDEMPTION AUJOURD'HUI

Il est capital de nous persuader d'abord que la Rédemption n'est pas un fait qui a eu lieu dans le passé et qui serait maintenant révolu, mais qu'elle se joue actuellement encore et que le drame continue dans l'aujourd'hui que nous vivons.

Assurément le Christ a vécu ici-bas dans une tranche de la durée temporelle, comme dans une région du globe géographiquement déterminée; et la relation de sa vie est consignée dans une page numérotée de l'histoire humaine. Il faut remarquer d'ailleurs que le christianisme a cette originalité essentielle de n'être pas une doctrine prenant son rang au milieu des doctrines philosophiques et religieuses : il est avant tout une personne et un événement. L'existence du Christ se présente donc dans une chronologie et comme une suite d'épisodes, le point culminant étant le Calvaire où une croix fut plantée, près de la porte d'Ephraïm, un certain vendredi du mois d'avril de l'an trente de notre ère. L'histoire est successive, l'épisode est donc loin de nous. D'ailleurs, la foi nous enseigne que le Christ glorifié ne peut plus mourir et que nous avons été sauvés par cette mort qui maintenant appartient au passé.

Mais nous avons tendance à identifier à tous points de vue le fait historique et le mystère et à reléguer l'un et l'autre dans le lointain des siècles.

Pour les protestants ou, plus exactement, dans la logique d'une certaine pensée protestante, il y a bien eu la Rédemption par la mort et la Résurrection du Christ et il y aura bien le retour glorieux du Christ à la fin des temps : il s'est donc passé réellement quelque chose et il se passera réellement quelque chose; mais dans l'entre-deux de cet hier et de ce demain, dans l'aujourd'hui que nous vivons, il ne se passe rien ou pas grand-chose; le présent est vide, l'histoire religieuse est sans contenu, autant dire qu'elle n'est pas une histoire. Et l'attitude chrétienne correspondant à cette situation serait uniquement un souvenir et une attente.

Mais le christianisme, qui est un événement et un homme, déborde la simple chronique humaine, parce que cet homme est l'Homme-Dieu, parce que cet événement est le mystère rédempteur. Ce mystère ne se laisse pas emprisonner par le temps et l'espace où s'est déroulé le drame visible. La Croix domine l'univers et les siècles; elle est donc présente à l'univers et aux siècles. Les Pères de l'Eglise nous enseignent que la Rédemption a commencé dès l'origine, que dès le début « Dieu a mis en mouvement les mystères de notre salut ». L'œuvre du Christ est coextensive à toute l'histoire.

Ici je me permets de citer quelques phrases de Léon Bloy, non qu'il soit un Père de l'Eglise, ou que ces phrases soient irréprochables,

mais justement la critique que nous devons en faire nous aidera à mieux saisir la grande pensée de la Tradition :

« Le temps est une imposture de l'ennemi que désespère la pérennité des âmes. Nous sommes toujours au XV^e^ siècle, comme au X^e^, comme à l'heure centrale de l'immolation du Calvaire... Nous sommes réellement dans chacun des plis du tablier multicolore de l'antique histoire... Les événements ne sont pas successifs, mais contemporains, d'une manière absolue... L'histoire est le déroulement d'une trame d'éternité sous des yeux temporels et transitoires... On est toujours à la Passion du Christ ».

Voilà des affirmations plutôt hardies ; à les entendre, les historiens et les philosophes ont un haut-le-corps et froncent les sourcils, ce qui est peut-être au reste l'effet cherché par Léon Bloy. Corrigeons donc ces phrases téméraires. Non, nous ne sommes pas au XV^e^ siècle ni au X^e^ ; nous ne sommes pas dans tous les plis multicolores du tablier de l'histoire, nous sommes seulement dans l'un de ces plis, celui du XX^e^ siècle ; et cela nous suffit ; et nous trouvons parfois que les couleurs n'en sont pas tellement belles. Reconnaissons encore cette évidence que les événements ne sont pas contemporains mais bien successifs.

Mais d'autre part il est très vrai qu'au-dessus et à l'intérieur de cette séquence il y a un mystère indépendant du temps et qui par conséquent demeure pour nous dans un présent inamovible. Il est vrai que nous sommes toujours à l'heure centrale de l'immolation du Christ, justement parce qu'elle est centrale et que, sur une certaine horloge qui la marque, l'aiguille est immobile à jamais. Il est vrai que dans le déroulement du provisoire il y a une trame d'éternité. Et il est vrai qu'on est toujours à la Passion du Christ, parce que « ce qui est arrivé une fois est arrivé pour toujours. »

Les véritables dimensions de la Croix sont les dimensions de la pensée et du Cœur du Christ. Or le Christ est le Sauveur universel et le Sauveur de tous les temps. Sur le Calvaire il nous voyait, il nous aimait, c'est pour nous qu'il saignait et souffrait ; il nous sauvait, il nous méritait la grâce. Alors déjà, nous étions présents d'une manière réelle à son Cœur. Et voilà pourquoi, maintenant encore, la Croix est présente devant nous.

Selon la coutume de la justice romaine, les croix des condamnés étaient dressées en bordure des routes et près des portes des villes, où tout le monde passait. Quel symbole expressif ! Comme au jour du Vendredi-Saint s'était formé le grand rassemblement, *et stabat populus spectans*, et comme tous défilaient devant la Croix, fidèles, badauds et ennemis, *praetereuntes*, de même, dans ce Vendredi-Saint prolongé à travers les siècles, toutes les vies humaines passent devant la Croix pour l'adoration ou le blasphème.

C'est aujourd'hui que continue à se livrer la grande lutte entre la lumière et les ténèbres; c'est aujourd'hui que continue à se jouer le drame du bon larron qui accepte le salut et du mauvais larron qui le refuse; c'est aujourd'hui que les hommes répondent à la grâce du Pacificateur venu ici-bas pour démolir les barrières, les rideaux, les cloisonnements et qu'ils acceptent d'aimer en lui et de s'unir entre eux ou, au contraire, qu'ils refusent la charité et s'enferment dans les murailles de la haine. C'est aujourd'hui que se bâtissent pierre à pierre la cité de Dieu et la cité de l'égoïsme : nous sommes, non pas devant des édifices achevés et solennellement inaugurés, mais en plein milieu d'un chantier de construction.

Et c'est là un présent dont l'actualité est singulièrement impressionnante. Il n'en est pas de la Rédemption comme d'un simple fait historique, lui-même révolu et qui ne peut subsister que dans ses conséquences. Sans doute, l'époque où nous vivons est celle de l'application des mérites rédempteurs. Mais s'il est légitime de distinguer acquisition et application, encore faut-il ne pas considérer cette application comme un simple appendice, une postface extérieure au livre lui-même et qui n'aurait pas d'intérêt véritable. La Rédemption appliquée c'est encore la Rédemption. « Tous les jours, la Rédemption infatigable continue à sauver les hommes », dit S. Césaire d'Arles. Et Newman déclarait : « Nous sommes, tout le long du règne de l'Evangile, amenés au pied de la Croix. Nous sommes, pour ainsi dire, sous la Croix et nous recevons, toutes fraîches, les bénédictions qui en découlent... Nous ne devons pas méditer sur la vie de Notre-Seigneur dans l'Evangile comme sur une histoire passée, mais la voir comme un événement actuel ».

Signalons au passage que la preuve de cette actualité de la Rédemption — et une preuve combien émouvante — nous est donnée dans le sacrifice de la Messe, dans le fait que le sacrifice rédempteur opère efficacement par le renouvellement même du sacrifice rédempteur : « Toutes les fois que le sacrifice de la Messe est célébré, nous dit une prière liturgique, c'est l'œuvre de notre Rédemption qui s'accomplit ».

Franchement, nous ne pouvons pas dire que notre vie manque d'intérêt, que le temps est mort et sans événements. Et je ne pense pas seulement à ce rythme accéléré de l'histoire qui nous donne l'impression qu'il se passe maintenant plus de choses en une semaine qu'il ne s'en passait en dix ans avant la première guerre mondiale. Ces événements de la chronique humaine trépidante ne sont encore que la manifestation du grand jeu de l'histoire des âmes. L'actualité poignante est que les hommes sont sauvés ou se perdent aujourd'hui, que la tâche du Rédempteur n'est pas achevée, que le Christ lui-même n'est pas achevé et que son corps immense se bâtit heure par heure, en attendant l'heure éternelle. « Le Christ hier, aujourd'hui et pour toujours. »

LA REDEMPTION NOUS ATTEND

Or ce drame pathétique ne se joue pas devant nous mais avec nous et par nous : il n'admet pas de simples spectateurs, mais seulement des acteurs.

L'homme a été créé par Dieu dès l'origine pour être un agissant : Adam devait travailler pour embellir le jardin d'Eden, ce qui veut dire en clair que l'homme doit, par la technique et la civilisation, construire et aménager le monde, l'humaniser, pour le rendre plus beau et plus digne de Dieu. « L'homme est le contremaître de la création », disait Claude Bernard. Et on a remarqué très justement que « le monde n'est pas un spectacle à contempler mais une œuvre à faire ». Comprenons toutefois que cet aménagement de l'univers n'est qu'une image de la construction de la cité de Dieu et doit être au reste un moyen de la promouvoir. C'est surtout au point de vue spirituel et dans le plan rédempteur que le monde n'est pas un spectacle à contempler mais une œuvre à faire.

Ici nous rencontrons des vérités dogmatiques et par conséquent indiscutables, mais qui pourraient être mal comprises.

Dieu n'a besoin de personne, c'est vrai ; il faut même dire que la Trinité toute-puissante n'avait pas besoin de Jésus pour nous sauver ; mais en fait, Dieu a voulu nous sauver par le Christ ; librement il a voulu avoir besoin de l'Homme-Dieu. Et librement aussi il a voulu avoir besoin des hommes.

Il est très vrai que l'homme est radicalement incapable de se sauver lui-même, que le Christ a opéré la Rédemption totale, que ses mérites sont surabondants et que nous n'avons qu'à recevoir.

Et cependant la Rédemption n'est pas donnée toute faite, ne peut être donnée toute faite, comme un cadeau à recevoir passivement. Puisque nous sommes des êtres libres et responsables, c'est impossible et ce serait immoral. Qu'on se rappelle l'objection classique des incroyants, qu'ils imaginent victorieuse contre la doctrine de l'Eglise : « On peut bien, disent-ils, acquitter une amende à ma place, mais on ne peut réparer le mal à ma place. Bien et mal sont strictement personnels et adhèrent à l'âme elle-même. Impossible qu'un autre pense, aime, vive à ma place ».

L'objection est sans force réelle et on peut lui opposer des réponses diverses. Mais elle nous rend service en nous suggérant quelques précisions indispensables.

La formule traditionnelle, que nous sommes sauvés par le Christ, est rigoureusement exacte. Il y a bien une part d'activité que lui seul pouvait fournir. Car seul Dieu peut communiquer ou rendre la vie de Dieu, la grâce. Seul Dieu, qui est Charité et dont la charité est le

monopole absolu, peut communiquer ou rendre cette charité aux cœurs humains. Il y a donc, en un sens, comme dit la théologie, « substitution » du Dieu fait homme à l'humanité pour la racheter. Et cependant l'homme n'est jamais sauvé purement et simplement par procuration. A la formule : « L'homme est sauvé par le Christ », il faut joindre cette autre formule qui la complète : « L'homme se sauve dans le Christ. »

Recevoir est un verbe actif, dit le P. Sertillanges, et cette remarque n'est pas seulement d'ordre grammatical. Accepter les mérites du Sauveur, ce n'est pas se présenter passivement à un guichet distributeur; c'est grâce à ces mérites participer à la Rédemption et l'opérer soi-même avec et dans le Christ. L'homme, qui a été offert en la personne du Christ crucifié, doit s'offrir activement en sa propre personne.

Ce n'est pas pour rien que Dieu a voulu que cette humanité rachetée fût représentée par la Sainte Vierge en ses mystères. A l'Annonciation, Marie, qui, selon l'expression de S. Thomas, « tient la place de la nature humaine tout entière », a dit un oui singulièrement actif et efficace, puisqu'il inaugure l'Incarnation rédemptrice, ni plus ni moins. Sur le Calvaire, où elle représente encore l'humanité et l'Eglise « qui se tenait debout en elle et en elle seule » (Richard de Saint-Laurent), dans une même oblation elle offre la Victime et s'offre elle-même. Ce n'est point par hasard que Marie est tout ensemble la première rachetée, celle qui est, mieux que tout autre, rachetée par le Christ et en lui, et celle aussi qui, mieux que tout autre, est rédemptrice dans le Christ et par lui.

A l'exemple de la Vierge qui est tout à la fois son modèle, sa figure et sa réalisation parfaite, l'Eglise, unie au Christ Prêtre et participant à son sacerdoce, en tous les siècles, accepte la Rédemption en l'opérant. Elle ne peut offrir le sacrifice du Christ que comme le sacrifice ecclésial, c'est-à-dire comme son propre sacrifice; et suivant la formule définitive de S. Augustin « L'Eglise s'offre elle-même par lui-même, étant le corps même de cette tête qu'est le Christ. » Ainsi, dans le même acte et le même mouvement, l'Eglise est sauvée et se sauve elle-même. La conséquence est que chacun de nous est sauvé et se sauve lui-même. Et il faut immédiatement ajouter : l'Eglise et aussi chacun de nous ne se sauve qu'en sauvant le monde.

Car le plan de Dieu, le drame rédempteur, est essentiellement universel et non point particulariste.

C'est le genre humain que le Christ est venu sauver. Suivant la pensée chère aux Pères grecs, saint Irénée et saint Athanase par exemple, en prenant un corps et une âme, tel corps et telle âme dans la race humaine, en devenant Jésus, il s'est uni mystérieusement toute **la race humaine, il l'a pour ainsi dire touchée tout entière. C'est toute**

l'humanité que le Sauveur veut s'incorporer, dont il vient faire une « corporation », au sens le plus profond du terme, en lui communiquant sa vie divine. Et c'est dans l'humanité et corporativement que les personnes humaines sont sauvées. Sur la Croix le sacrifice a été offert pour l'humanité entière. Et saint Léon, se demandant pourquoi le Christ n'a pas été immolé à l'intérieur du Temple sur l'autel des holocaustes, en trouve cette raison magnifique : « A cette victime nouvelle il fallait un autel nouveau : la Croix du Christ n'est pas l'autel d'un temple mais de l'univers ».

Et comme l'Eglise, c'est le Rédempteur agissant dans l'Eglise et par elle, l'Eglise a nécessairement comme objectif le salut du monde entier. Elle est catholique parce que le Christ Jésus est, selon l'expression de Tertullien, « le prêtre catholique du Père ». On peut même penser que l'Eglise n'avait pas besoin, pour devenir missionnaire dans le monde entier, du précepte positif du Maître : « Allez, enseignez toutes les nations ». Elle a, pour ainsi dire, dans le sang et d'une manière congénitale, cette vocation rédemptrice universelle.

La conséquence immédiate est que chacun d'entre nous doit travailler activement à cette Rédemption totale. Tout chrétien, lui aussi, a cette vocation « dans le sang ». « Quiconque n'est pas un apôtre est déjà un apostat. »

Car il faut évidemment exclure l'idée fausse d'une certaine division du travail entre la hiérarchie, dont l'apostolat serait la tâche professionnelle, et les simples fidèles, qui n'auraient à s'occuper que de leur salut individuel, troupeau docile mais surtout passif et un peu bêlant, dont on a dit avec humour : « Les fidèles sont comme les agneaux de la Chandeleur, à Rome : on les bénit et on les tond ». Les simples chrétiens, qui doivent être des agissants ne peuvent pas se contenter d'être coopérateurs du salut du monde par procuration. Ce sont des responsables.

Et pas plus que l'apostolat n'est une tâche réservée aux seuls spécialistes, il n'est une vague tâche collective, un fardeau à porter solidairement, c'est-à-dire à faire glisser le plus possible sur les épaules des autres.

Nous ne sommes pas la hiérarchie ; mais nous sommes de la sainte Eglise. Dans une Eglise tout entière en marche, chacun doit marcher ; dans une Eglise tout entière active, chacun doit agir ; dans une Eglise tout entière missionnaire, chacun doit être missionnaire ; dans une Eglise tout entière catholique, chacun doit être catholique.

Il faut ajouter — et nous sommes ici au cœur de la doctrine — dans une Eglise tout entière sacerdotale, chacun doit avoir une activité sacerdotale et un esprit sacerdotal. Car si les simples fidèles n'ont pas reçu le pouvoir ministériel conféré par le sacrement de l'Ordre, ils ont, dit saint Léon, « une participation à la fonction sacerdotale ». Et S.S. Pie XII déclare : « Par le baptême les chrétiens deviennent mem-

bres dans le corps du Christ Prêtre et par le caractère baptismal ils sont délégués au culte divin : ils ont donc part, selon leur condition, au sacerdoce du Christ lui-même ». Dès lors comment le chrétien, quel qu'il soit, n'aurait-il pas vraiment part à l'esprit et à l'activité rédemptrice du Christ Prêtre?

Lacordaire a écrit cette phrase ardente : « Ne dites pas : Je veux sauver mon âme, cette parole est indigne d'un chrétien ; dites : Je veux sauver le monde ! » Et certes, n'étant pas sectaires et friands d'autodafés, nous n'allons pas réclamer la mise à l'index du vieux cantique de nos enfances :

Je n'ai qu'une âme
Qu'il faut sauver.
De l'éternelle flamme
Je veux la préserver !

Nous pouvons chanter ces vers pauvres mais honnêtes et leur musique simple ; mais nous devons mettre dans ce chant la préoccupation de toutes les âmes. « Il faut aller tous ensemble à la maison du Père ». Ce mot *ensemble* doit être pour nous comme une obsession : « Toutes les prières, toutes les épreuves ensemble, tous les travaux, toutes les vertus ensemble de Jésus et de tous les autres saints ensemble, toutes les saintetés ensemble travaillent et prient pour tout le monde ensemble, pour toute la chrétienté, pour le salut de tout le monde. Ensemble. »

Cette préoccupation universelle n'est pas un luxe surérogatoire pour le chrétien ; elle est à l'intérieur même de son christianisme, elle entre dans sa définition essentielle.

Comme l'expliquait le P. de Montcheuil « le désir d'un apostolat spirituel doit être l'écho, la participation en nous de cette immense aspiration de l'Eglise à devenir pleinement catholique, à réaliser son essence, à égaler son action à la puissance de vie dont elle se sent animée. C'est pourquoi le désir de l'apostolat est inséparable de la vie chrétienne... Il en est l'expression nécessaire et on l'éprouve dans la mesure même où l'on possède cette vie... Le chrétien qui se contenterait d'être chrétien pour lui montrerait qu'il n'a rien compris à ce qu'il est ou peut-être qu'il n'est pas ce qu'il se flatte d'être... Renoncer au désir de donner le monde au Christ, c'est montrer qu'on ne vit plus réellement de la vie de l'Eglise. On n'est plus du corps du Christ. » (*Pour un apostolat spirituel*).

Ainsi, lorsque nous parlons de l'action des simples fidèles, il ne s'agit pas seulement de quelques individualités un peu hors série parmi les fidèles, tel François d'Assise ; il s'agit de toute la *plebs sancta* dont parle la liturgie. De même qu'il faut, pour la grandeur et la beauté des chants d'Eglise, toute la foule et non pas seulement quelques brillants solistes, de même et à plus forte raison il faut, pour l'accomplissement du plan rédempteur, l'effort et la générosité innombrable de tout un peuple, il faut une élite, mais qui soit capable elle-même des grands effets de masse.

Souvenons-nous que le lourd paganisme imperméable a été attaqué, puis entamé, pénétré et conquis par le témoignage compact de dizaines, de centaines, puis de milliers de chrétiens authentiques et de vrais foyers chrétiens. C'était un témoignage généralement silencieux, au-dessus et au delà des paroles, qui autorisait la phrase si fière d'un apologiste : « Nous ne sommes pas éloquents, mais nous vivons : notre éloquence, c'est notre vie ». Un témoignage qui provoquait chez les païens la stupeur, l'éblouissement, puis la lumière et qui les faisait s'exclamer : « Quelles femmes ont ces chrétiens ! » et encore : « Voyez comme ils s'aiment ! » Le monde a été gagné au Christ grâce à cet immense témoignage humble et anonyme, collectif et convergent, par là même irrésistible.

Cette prise de conscience de nos responsabilités universelles est, pour nous, plus qu'un encouragement, elle est une véritable exaltation, parce qu'elle est un merveilleux agrandissement de nos vies. Et cet agrandissement est indispensable. Car nous risquons de périr d'étouffement dans le cadre étroit qui nous enserre. La vie meurtrit nos ambitions par sa petitesse. Nous avons l'impression que nos besognes sont infinitésimales, des besognes de fourmis dans la fourmilière. Et comment cette impression ne serait-elle pas plus vive encore dans l'existence actuelle, mécanisée, standardisée au maximum, qui nous impose à tous, peu ou prou, le travail à la chaîne et le geste machinal? Un jeune, porte-parole de toute sa génération, exprimait cette désillusion et cette rancœur devant la vie médiocre : « Nous ne serons jamais grands, nous ne serons jamais connus, nous ne serons même pas de l'ordre où il peut y avoir de la grandeur. L'histoire ne s'occupera pas de nous ! »

Hâtons-nous de dire : dans les perspectives chrétiennes, cela n'a pas d'importance. Si l'histoire ne s'occupe pas de nous, tant pis pour elle ! Clio, la muse de l'histoire, a coutume de se tromper dans ses distributions de prix. Pour Dieu, le seul historien capable d'écrire l'histoire, il n'y a qu'un événement qui compte, la Rédemption ; et les seuls hommes authentiquement grands sont ceux qui y collaborent. « Quoi de plus divin sur terre que d'être ouvrier avec Dieu? » disait saint Thomas citant Denys l'Aréopagite. Traduisons et précisons : « Quoi de plus grand, de plus divin, que de sauver le monde avec le Christ? »

Nous sommes appelés, tous et chacun, à cette œuvre divine. Car il ne suffirait pas de dire en une formule un peu vague : « Le Christ a besoin des hommes, le Christ a besoin de nous ». Chacun doit se dire : « Le Christ veut avoir besoin de moi ; il a sur moi une idée ; il me confie une besogne à faire, un travail pour lequel je suis qualifié, moi et non pas un autre. « L'Esprit répartit les dons comme il veut. » Et sur le chantier immense les tâches sont diversifiées à l'infini.

Il faut au Christ des docteurs, Irénée, Augustin et leurs grandes lumières, il lui faut au XX^e siècle des hommes de science, pour le faire resplendir, lui qui est la Vérité; et il lui faut des femmes ignorantes disant leurs patenôtres, mais avec un cœur brûlant. Il faut au Christ S. Louis et son pouvoir royal au service de la chrétienté, il lui faut aujourd'hui des patrons chrétiens capables de promouvoir la justice sociale et des hommes politiques exerçant leur influence pour que la cité terrestre s'inspire de la cité de Dieu; et il lui faut aussi Bernadette avec son chapelet devant la grotte de Lourdes. Il faut au Christ des conquérants comme Paul et Xavier, ces grands capitaines des aventures de Dieu; et il lui faut des mères de famille absorbées par leur ménage, n'ayant d'autre horizon que leur foyer; et aussi des immobilisés dans les sanas et les cliniques; et des économiquement faibles, acceptant chrétiennement d'être dans la société des inutiles et des déchets. Dieu ne crée pas les êtres humains en série. « Il nous a choisis dans le Christ », dit saint Paul; l'idée d'élection est essentielle pour le christianisme. Chacun de nous est un projet de Dieu, une invention du Verbe créateur, un reflet distinct du Christ et de sa richesse indéfinie; chacun de nous est irremplaçable. Ne pas répondre à cette vocation personnelle, c'est trahir le dessein de Dieu et c'est, dans une certaine mesure, compromettre son œuvre. S. Louis ni sainte Jeanne d'Arc ne pouvaient se contenter d'être des chrétiens dans le rang, même très dévots. Et qui a une vocation de fondateur ou de fondatrice d'ordre — ce qui peut arriver bien qu'il ne faille pas trop se hâter d'y croire — n'a pas le droit de choisir, sous prétexte d'humilité, une vie sans rayonnement. Le proverbe galvaudé, souvent employé à contresens : « Il faut de tout pour faire un monde », prend ici sa valeur : il est bien vrai qu'il faut de tout et qu'il y a place pour tout dans ce qu'on a appelé « l'immense cathédrale des âmes, la sainteté qui est une cathédrale sans nombre ». Dans une cathédrale ogivale, qui est une géométrie sévère aussi bien qu'un jaillissement mystique, il faut la nef et les bas-côtés, l'incendie des vitraux et les réserves d'ombre; il faut toutes les pierres à l'édifice où tout est rationnel et indispensable autant que libre et impétueux.

Et c'est pourquoi nous n'avons pas le droit de nous tranquilliser à bon compte en nous disant : « Dieu est tout-puissant et si, par lâcheté, je compromets et sabote son plan, il en fera un autre plus beau »; ou en nous disant : « Il y a des saints qui compensent pour ma vie médiocre; je suis un prêtre indolent, mais il y a don Bosco; je suis une religieuse tiède, mais il y a Marguerite-Marie ». C'est vrai et c'est faux tout à la fois. Le P. Faber écrit : « On a remplacé Judas dans le collège des Douze; mais le cantique de Judas ne sera jamais chanté au ciel, même pas par S. Mathias ». En tout cas, certainement Judas n'avait pas le droit de se dire : « Je peux bien manquer au Christ : il y aura S. Mathias. » Et quand Notre-Seigneur appelait

Pierre et André au bord du lac, ils n'avaient pas le droit de lui répondre : « Voyez donc un tel et un tel qui feront beaucoup mieux l'affaire. » Nous n'avons pas le droit de nous réfugier dans le mystère de Dieu pour y trouver une permission de lâcheté. Notre vocation qui est magnifique est une responsabilité indéclinable.

COMMENT SERVIR, COMMENT SAUVER?

Vocation magnifique, oui, nous serions tentés de dire trop magnifique. Perspectives agrandies, mais jusqu'au vertige. Drame d'un intérêt passionnant, mais combien redoutable.

L'homme dans le monde d'aujourd'hui a l'impression angoissante d'être emporté et roulé par les événements dont il n'est pas maître, tout autant que notre ancêtre, l'homme des cavernes, se sentait petit enfant en présence des forces inconnues qui semblaient vouloir l'écraser. Et l'homme d'aujourd'hui, s'il n'est pas un écervelé, a aussi l'impression décourageante d'être dépassé par les devoirs qui s'imposent, par les problèmes qu'il faudrait résoudre. Je me souviens d'une conférence où un homme d'état, modèle de conscience et de compétence, nous expliquait que, devant certains problèmes, les gouvernements eux-mêmes, avec tout leur pouvoir et les milliards des contribuables, restaient désarmés et impuissants, ces problèmes ne pouvant être résolus, s'ils pouvaient l'être, qu'à l'échelle mondiale.

Telle est notre situation. Nous sommes devant les vagues qui déferlent et on nous dit : « Arrêtez cette marée montante. » Nous sommes sur un terrain à bâtir, avec un sac de ciment et une truelle et on nous dit : « Construisez la cité radieuse et plus vaste que celle de Le Corbusier. » Nous sommes devant une foule d'affamés ; et on nous dit : « Vous voyez bien qu'ils ont faim, ravitaillez cette multitude. » Les bras nous en tombent. « Seigneur, voilà nos cinq pains d'orge et nos deux poissons ; voilà notre bonne volonté dérisoire et inutile... ». Comment faire face à la situation?

Il est vrai que devant les problèmes mondiaux, au plan naturel, nous sommes impuissants et désarmés. Mais, au plan surnaturel, pour accomplir le dessein rédempteur, nous ne sommes pas démunis et notre efficacité est réelle, si toutefois nous acceptons les conditions mêmes de cette efficacité.

Je me rappelle ce mot de sainte Thérèse d'Avila, alors que, devant fonder un nouveau monastère, elle avait pour toute fortune un ducat, quelques francs-or. Elle disait avec sa bonhomie souriante : « Thérèse et un ducat, ce n'est rien ; mais Jésus, Thérèse et un ducat, c'est beaucoup. » Notre action, qui paraît insignifiante et qui de fait est si chétive, a un rendement et une efficacité réels, si elle prolonge authentiquement l'action même du Rédempteur.

Or, en quoi au juste a consisté cette action? Elle a été diverse et multiple, le quatrième évangile note qu'il faut renoncer à en donner un compte rendu exhaustif : travail et prière, miracles et prédications, vertus et souffrances, il y aurait de quoi remplir des livres et des livres. Mais à travers la variété des épisodes, toute cette action est foncièrement une; car le Christ, d'un bout à l'autre de sa vie, n'a jamais eu qu'une seule attitude : sans cesse il a pensé le monde, sans cesse il s'est offert pour lui et s'est donné totalement.

Dès le premier instant de son existence, alors que son âme semblait endormie, plus tard dans la petitesse de Nazareth et dans sa prédication à travers les villages d'une Galilée aux horizons restreints, enfin du haut de la Croix où il agonisait, ne voyant devant lui que les terrasses des maisons et la crête du mont des Oliviers, toujours le Sauveur a échappé à l'étroitesse de ce cadre, à l'étroitesse d'une vie terrestre; toujours sa pensée et son cœur ont été obsédés par l'univers, peuplés par l'humanité innombrable.

Et puis — c'est le second aspect essentiel de son attitude — à partir du premier instant de sa vie, il s'offre et s'immole : « Tu n'as pas voulu, Seigneur, des holocaustes et des sacrifices : voici que je viens pour faire ta volonté. » Toute son existence, avec chacune des souffrances qu'elle lui apporte et qu'il accepte par amour, vient s'intégrer, à mesure que les jours passent, dans le sacrifice qu'il consommera sur la Croix. Epreuves cachées de sa petite enfance, mortification continuelle du travail quotidien, fatigues de la vie publique, avec les incompréhensions et les heurts de la part de tous ces hommes qu'il aimait, tout cela compose les stations du long chemin de croix rédempteur; car toute la vie du Christ est une progression vers le Calvaire; elle ne comporte qu'un mystère, le sacrifice consommé le Vendredi-Saint et qui, épanoui par la Résurrection, doit faire du Sauveur le principe de vie pour l'humanité.

Tout cela d'ailleurs s'est présenté sous les apparences les plus modestes, sous les espèces les plus humbles. Si l'on avait pris un film de Bethléem, de Nazareth, de la vie publique, de la Passion, un film sincère, donnant les dimensions visuelles des épisodes, n'idéalisant pas les petitesses et les banalités, quelle disproportion flagrante entre ces menus incidents et le résultat cherché et obtenu, le salut et la reconstruction du monde!

Et cependant la foi m'impose de croire que dans ces incidents mineurs, dans ces faits que la grande histoire dédaigne ou jauge d'un coup d'œil, puisque Tacite, dans sa probité d'historien, estime équitable de consacrer à Jésus deux lignes de ses « Annales », dans les séquences de cette vie, il y a une valeur illimitée, surabondante par rapport à l'effet à obtenir, la valeur de l'acte de charité jailli du Cœur de l'Homme-Dieu.

Notre action sera efficace si elle participe à cet acte de charité

rédemptrice. Nos entreprises et nos activités peuvent et doivent être diverses, s'exerçant dans le monde humain selon notre vocation personnelle : parole, bon exemple, influence dans notre famille et notre milieu social, efforts pour qu'autour de nous il y ait moins de misère, plus de justice, plus de charité, action chrétienne civique pour que la cité d'ici-bas aide les hommes à atteindre leur destinée, au lieu de constituer pour eux, comme il arrive trop souvent, un obstacle quasi insurmontable. Les réussites d'ailleurs seront toujours partielles et coupées d'échecs, les réalisations seront toujours insuffisantes. Nous nous y attendons, nous sommes prévenus, d'avance nous éliminons l'optimisme aveugle, auquel sont condamnés ceux qui veulent agir et n'ont pas d'autre horizon que la terre et le présent. Nous refusons de placer notre capital d'espérances dans une affaire vouée à une faillite au moins partielle. Mais nous avons l'assurance invincible qu'au service de Dieu il n'y a pas de défaites, mais seulement des victoires différées, que pas un effort n'est gaspillé s'il est une forme et une expression de l'acte rédempteur authentique.

Dans la diversité des occupations et des activités il n'y a qu'un acte qui sauve : la charité dans le sacrifice. Les chemins de l'apostolat peuvent bien être multiples et géographiquement ou socialement très divergents : ils se ramènent tous au chemin de la Croix. Le seul modèle, le seul exemplaire valable de l'apôtre est le Christ mort et ressuscité. Dans l'action au service du Rédempteur, la parole éloquente est simplement utile ; le témoignage de la vie est nécessaire ; mais avec le témoignage de la vie la souffrance chrétienne est rigoureusement exigée ; c'est une composante essentielle de l'action qui veut vraiment sauver. Le Curé d'Ars disait, avec ce don de suggérer le mystère par les mots les plus simples : « L'homme est fait en forme de croix. » Certainement l'apôtre doit être fait en forme de croix. La seule méthode efficace, mais qui est toujours efficace, est celle qui nous est indiquée par S. Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque aux tribulations du Christ, pour son corps qui est l'Eglise. » Le Christ attend de nous et les âmes attendent cette contribution personnelle, que nous donnons librement, mais qui n'est pas facultative : « Il s'agit pour toi, dit S. Augustin, de souffrir la part de souffrances qui doit être versée dans la Passion totale du Christ, lui qui a souffert jadis comme notre chef et qui maintenant souffre encore en nous. A ce trésor commun nous versons chacun ce que nous devons et nous apportons notre part selon nos forces. La mesure de la Passion ne sera pleine que lorsque le monde sera fini. »

C'est bien vraiment l'acte rédempteur du Christ lui-même, puisque d'avance sur la Croix il offrait notre offrande et que c'est lui encore qui aujourd'hui la réalise en nous. « Lorsque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et de là sur toute la terre. » Les Pères nous enseignent que déjà le Rédempteur souffrait lui-même mystérieu-

sement dans la personne de tous les saints qui le précédèrent : « Depuis l'origine des siècles, en tous les siens, c'est le Christ qui pâtit : en Abel victime de son frère, en Noé jouet de son fils, en Abraham exilé, en Isaac victime, en Jacob serviteur, en Joseph vendu, en Moïse abandonné et fugitif. » De même, au cours des siècles après sa venue, c'est le Christ qui prolonge dans les chrétiens sa souffrance de Rédempteur : « C'est lui qui en toi souffre les outrages, c'est lui que le monde, en toi, déteste. » (S. Paulin de Nole).

Quelles que soient donc les circonstances de notre vie, généralement peu resplendissantes et quel que soit le cadre de notre existence, généralement assez mesquin, quelle que soit la faible efficacité ou même le manque total d'efficacité de nos initiatives, nous pouvons toujours penser le monde entier et nous offrir pour lui dans une offrande plénière. Quand nous avons la sensation d'être prisonniers, ce ne sont pas les conditions mêmes de notre vie qui nous emprisonnent, mais les quatre murs de notre égoïsme : voilà la prison sinistre dont il faut nous évader, non par le rêve mais par la générosité.

C'est le grand enseignement que nous donne Thérèse de Lisieux. Elle avait écrit :

« Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre Croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde... Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles! Ah! par-dessus tout je voudrais le martyre! Mais c'est là une autre folie, car je ne désire pas un seul genre de supplice : pour me satisfaire il me les faudrait tous... ».

Sans manquer de respect à la sainte, nous pouvons bien avouer franchement que ces lignes nous laissent d'abord quelque peu rêveurs : elles auraient pu être écrites par une pensionnaire bien douée s'exerçant au style : le papier souffre tout, même la générosité qui n'est que verbale. Mais la vie entière de Thérèse est le commentaire irrécusable de cette page et nous révèle qu'il y a dans ces phrases, non pas seulement le vocabulaire de l'héroïsme, mais l'expression anthentique d'une âme embrasée.

Un religieux [2], mort récemment, se traçait à lui-même, en termes moins lyriques, un programme analogue : « Se fondre dans la masse, être un parmi beaucoup, sans rien qui étonne ni en bien ni en mal; mais au dedans brûler et au dedans avoir un univers! »

Eclairer les âmes, être missionnaire, brûler, avoir un univers... Ce n'est pas tellement nouveau pour nous, nous avons rencontré ces pensées et ces expressions. Ne les retrouvons-nous pas écrites noir sur

2. A. Valensin, S.J., *La joie dans la foi.*

blanc dans le programme même de ces journées? L'esprit d'offrande, l'offrande vécue, la prière apostolique, n'est-ce pas tout l'Apostolat de la prière?

Nous n'avons donc pas à inventer, nous avons seulement à réaliser toujours davantage. Dans ces conditions nous sommes assurés du rendement réel, étant certains d'être unis au Christ Rédempteur, qui est tout-puissant. C'est probablement cette pensée qui faisait dire à une grande chrétienne : « Il suffit qu'un Notre Père soit bien récité pour que toutes les âmes qui sont dans le monde en reçoivent une grâce nouvelle. »

Evidemment pour croire que chaque chrétien est en relation avec toute l'histoire du salut, il faut une foi lumineuse; et pour croire qu'il exerce, par sa prière et son offrande, une pesée sur cette énorme histoire, il faut une foi presque héroïque, tant sont contraires les apparences. Les résultats ne sont guère chiffrables; la progression du Règne de Dieu ne comporte pas en général de statistiques triomphantes. Mais l'accomplissement du plan rédempteur n'a rien à voir avec les propagandes. C'est l'action poursuivie par les moyens humains qui donne les beaux résultats chiffrables. Or le Christ a refusé les moyens humains que le démon lui offrait si libéralement : « Je te donnerai tous les royaumes du monde... ».

Il faut en effet nous souvenir du grand exemple que le Sauveur lui-même nous a donné de cette abnégation foncière de l'apôtre qui accepte de se dépenser sans toucher les résultats de son action. Le métier de raboteur de planches qu'il a exercé pendant des années ne permettait guère de résultats spirituels constatables. Son travail d'évangélisation s'est heurté à la résistance organisée du judaïsme, il s'était réservé l'aire la plus pierreuse et la plus ingrate dans le champ du Père de famille. Sa mort enfin a été un échec qui semblait irrémédiable. Dans le « *Consummatum est* » du Vendredi-Saint : « Tout est consommé et achevé et si peu est réalisé... » il y a une adhésion héroïque au dessein du Père qui refusait au Christ la consolation des succès visibles. Le salut a été opéré par le total oubli de soi du Sauveur.

*
* *

Finalement, nous le voyons, « la part de l'homme dans l'accomplissement du plan divin » se situe, se détermine et s'explique par « la place de l'homme par rapport au Christ Rédempteur ». Le chrétien est celui par qui et en qui le Christ est maintenant Rédempteur ici-bas. Pour évoquer cette doctrine que nous connaissons bien, qu'il suffise de rappeler quelques phrases de saint Augustin, le grand docteur du Corps mystique.

« Etant revêtus du Christ, nous sommes tous le Christ avec lui qui est notre Tête. Nous appartenons au Christ et étant ses membres en son corps, nous formons, avec notre Tête, un seul homme. »

« Le Christ et l'Eglise sont une seule personne, un seul homme parfait apparaissant en sa plénitude. »

« Nos prières sont dirigées vers lui et son par lui et en lui; nous les disons avec lui et il les dit en nous. Il prie pour nous comme notre Prêtre; il prie en nous comme notre Tête; il est prié par nous comme notre Dieu. »

« Puisque les chrétiens sont devenus ses membres, qu'ont-ils à faire sinon souffrir ce qu'il a souffert? Tout ce qu'il a souffert, nous l'avons souffert en lui; car tout ce que nous souffrons, nous, lui aussi le souffre en nous. »

C'est parce que nous sommes dans le Christ Rédempteur et qu'il est en nous que nous ne sommes pas loin de la Rédemption, mais en plein cœur du drame; c'est également pour cela que dans ce drame universel nous ne sommes pas spectateurs mais acteurs; c'est pour cela enfin que, dans cette tâche surhumaine, nous ne sommes pas impuissants ni désarmés.

« Thérèse et un ducat, ce n'est rien; mais Jésus, Thérèse et un ducat, c'est beaucoup. » Tout le problème est que nous laissions faire cette addition étrange et bienheureuse du zéro que nous sommes et de l'Infini qu'est l'Homme-Dieu, c'est-à-dire que nous soyons assez désappropriés de nous-mêmes pour qu'il ait en nous sa place, toute la place et qu'il puisse agir.

En reprenant la phrase du P. Valensin, nous devons sans cesse nous poser la double question : Est-ce que, au dedans, nous brûlons? Est-ce que, au dedans, nous avons un univers?

Lyon-Fourvière. Gaston SALET, S. J.